

PARISET

Sa première enfance dans les Vosges. — Il entre chez les oratoriens de Nantes. — La Compagnie de Jésus et l'Oratoire. — Commencements de la Révolution. — Il est présenté à Bailly. — Puis à Carrier, qui l'attache aux hôpitaux de Nantes. — La Convention organise les écoles normales. — Nantes envoie Pariset comme élève départemental à l'École de santé de Paris. — Détresse dans laquelle il tombe. — Sa liaison avec Riouffe. — Goûts littéraires de Pariset. — Il compose sa tragédie d'*Électre*, imitée de Sophocle. — Ses cours à l'Athénée; ses rapports avec la société d'Auteuil. — Pariset s'attache à la fortune des Bourbons. — Il est nommé médecin de Bicêtre, et chargé du service des aliénés. — Doctrines de l'époque sur l'aliénation mentale. — Apparition de la fièvre jaune en Espagne. — La politique se mêle aux questions de quarantaine. — Pariset est envoyé à Cadix, puis à Barcelone. — Ses doctrines sur la fièvre jaune. — Il est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. — Il va observer la peste en Égypte et en Syrie. — Excursion dans le Liban. — Expériences et doctrines de Pariset sur la peste. — Ses travaux académiques. — Beauté de ses éloges. — Ses opinions philosophiques et religieuses. — Sérénité de Pariset à ses derniers moments.

Étienne Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, membre de l'Institut, naquit le 5 août 1770, à Grands, petite ville de l'ancienne Champagne, aujourd'hui département des Vosges; Claude Pariset, son père, était un pauvre cloutier, re-



nommé dans le pays par son adresse et pourvu d'une certaine instruction; Étienne, dans sa première enfance, partagea ses labeurs. « J'ai poussé la brouette
« chez mon père, disait-il, dès mes plus jeunes années, j'ai connu la fatigue et les privations. »

On voit dans des notes écrites vers la fin de sa vie, qu'il aimait à se reporter aux souvenirs de sa première enfance: « Pauvre mère, disait-il, je la vois encore
« sur nos grands chemins, avec ses gros souliers ferrés, il y a de cela plus de soixante ans! elle portait
« devant elle je ne sais combien de livres de clous, et
« moi, tout petit, je trottais à côté d'elle! Jours de
« mon enfance, que vous êtes loin! et me voici tout à
« l'heure au soir de ma vie. » (Papiers inédits.)

Cependant le jeune Étienne semblait déjà aspirer vers une autre destinée; il enviait le sort de ceux de ses camarades qui pouvaient fréquenter les écoles publiques; c'était aussi le vœu le plus ardent de son père, moins heureux en cela que le père de Diderot; celui-ci était également un modeste artisan, un simple coutelier dans la ville de Langres; mais il poussait des cris de joie, quand, du seuil de sa porte, il voyait chaque année son fils revenir les bras chargés de couronnes ¹.

¹ J'ai associé ici à dessein les noms de Diderot et de Pariset, et j'y reviendrai plus loin; il y a plus d'un trait de ressemblance entre ces deux bonnes et franches natures; tous les deux étaient sortis de familles d'artisans, ils avaient essayé du préceptorat et connu toutes les extrémités de la misère, ce qui ne les avait pas empêchés de conserver toutes les joies de l'enfance et toutes les illusions de la jeunesse; il y avait en eux même facilité de mœurs, même chaleur dans leurs amitiés, même enthousiasme pour le beau, même scepticisme, pour ne

C'était là ce que ne pouvait espérer le cloutier des Vosges; heureusement, il y avait dans la famille un généreux parent: c'était un oncle paternel, François Pariset, établi parfumeur à Nantes.

Ce bon parent conçut le désir d'avoir près de lui l'un de ses neveux; il écrit à son frère le cloutier et lui mande de lui envoyer l'*ainé* de ses fils, ajoutant qu'il en prendra soin et qu'un jour il lui laissera son établissement; c'était une brillante perspective pour la pauvre famille; mais l'ainé des enfants, celui précisément que demandait l'oncle, était malade; on ne pouvait songer à l'envoyer; comment faire? Laissera-t-on échapper cette faveur de la fortune?

Étienne avait neuf ans, il suivait de près son frère; ses parents firent pour lui ce que Rébecca avait fait pour Jacob, ils ravirent au malade son droit d'aînesse, et en gratifièrent Étienne, qui fut dirigé sur Nantes; mais à cette époque on voyageait peu, surtout de Grands à Nantes; il n'y avait d'autre véhicule qu'un coche non suspendu; heureux encore qui pouvait y trouver place. Par mesure d'économie sans doute, le pauvre Étienne fut relégué dans une espèce de panier d'osier fixé au-dessous de la voiture, et ce n'est pas sans encombre qu'il put arriver à Nantes.

dire rien de plus. Il faut ajouter, cependant, que Pariset, dans le cours de sa vie, eut moins de tenue encore que Diderot, qui ne se piquait pas d'en avoir beaucoup; Pariset n'était pas plus croyant que Diderot; mais il se montre sous un jour tout différent dans ses éloges; la Providence y occupe une grande place; il y parle même d'une vie future; tandis que Diderot, panthéiste dans l'intimité, se déclare parfaitement incrédule dans ses ouvrages. Je montrerai plus loin que pour Pariset tout cela était une question d'art.

C'est ainsi que débuta dans la carrière des voyages celui qui devait un jour parcourir toute l'Europe, aller en Égypte et en Syrie, comblé de la faveur des souverains.

Cependant le jeune Pariset venait de passer de la boutique obscure de son père dans le magasin de son oncle le parfumeur ; mais là encore il retrouva des travaux ingrats, des occupations abrutissantes ; et il le sentit d'autant plus vivement qu'ayant appris à lire, il lui était tombé entre les mains quelques volumes dépareillés de Molière, puis quelques ouvrages des grands prosateurs du *xvii^e* siècle, Massillon, Bossuet, Pascal.

Après bien des années, bien des événements, il aimait à revenir sur ses premières émotions littéraires : « Si jamais je fais le voyage de Nantes, écrit-il en 1827, j'irai revoir tous les recoins de la « maison de mon pauvre oncle, l'arrière-boutique « où j'ai tant souffert, la petite cour où je découvris « Molière et où j'économisais mon rire ! les corridors « où je déclamais, et la chambre à coucher du second « où j'ai tant ri avec Voltaire et Lafontaine (*loc. cit.*). »

C'est alors qu'il sentit naître en lui ce goût si vif, si pur, pour la poésie et pour toute belle littérature. « Étienne veut être un savant ! disait l'oncle, laissons-le étudier, laissons-le aller au collège. »

Nantes avait alors une institution dirigée par les oratoriens ; le jeune Pariset y fut admis ; il y trouva cette instruction nourrie et solide que dispensait cette célèbre congrégation. La compagnie de Jésus a jeté plus d'éclat sans doute que l'Oratoire ; mais c'est du

sein de cette dernière société que sont sortis tant d'hommes de génie parmi lesquels il suffit de citer Malebranche, Massillon et Rollin. Ajoutons que plus tard, lorsque l'Université voulut se réorganiser, c'est dans les débris de l'Oratoire que M. de Fontanes alla chercher ses plus illustres professeurs; il en est un enfin que nous avons vu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, homme éminent par son profond savoir et par son beau caractère, M. Daunou, qui avait également compté parmi les oratoriens.

C'est à cette grande école que s'est formé Pariset; c'est là qu'il a pu refaire, bien qu'un peu à la hâte, une éducation imparfaite et précipitée; je dis un peu à la hâte, car déjà de sourds grondements annonçaient les orages politiques qui allaient éclater sur la France, et le jeune Pariset était loin de se douter que l'un de ses professeurs y trouverait une aussi triste célébrité: je veux parler du fameux Fouché, qui fut son professeur de rhétorique.

Les progrès du jeune Pariset furent brillants et rapides; mais la Révolution s'avancait à grands pas. Nantes, cité commerçante et éclairée, en adopta d'abord les principes avec enthousiasme; le jeune Pariset se laissa aller à ce grand mouvement. Avant même de quitter sa ville adoptive, il eut l'occasion de voir un savant qui devait être une des plus illustres victimes de cette époque à la fois si glorieuse et si funeste. Le nouveau maire de Paris, Bailly, passa à Nantes; Pariset lui fut présenté, et cette entrevue faillit devenir pour celui-ci un titre de proscription, quand survin-

rent ces terribles réactions qui ensanglantèrent la ville de Nantes.

Pariset cependant avait fait la campagne de 92, et il n'avait pas hésité à marcher contre les paysans de la Vendée; il avait déjà commencé à étudier la médecine, et il se trouvait en mesure d'être utile à ses concitoyens. On était en pleine terreur; les prisons de Nantes regorgeaient de malheureux Vendéens. Le typhus se déclare au milieu de cet encombrement. Le docteur Dorbefeuille va trouver le représentant du peuple Carrier, et lui demande que deux étudiants en médecine, Pariset et Baudry, lui soient adjoints. Carrier y consent, et Pariset paye son premier tribut à l'humanité: il est atteint lui-même du typhus; il reste quarante jours dans un état désespéré; grâce à sa jeunesse, il revient à la vie, et il reprend ses occupations.

La Convention venait d'organiser les écoles centrales; les villes de province envoyaient des élèves à l'école de santé de Paris; on obtenait cette faveur au moyen du concours. Pariset fut envoyé par la ville de Nantes, et bientôt il obtint dans cette même école de santé la place d'aide-bibliothécaire.

Ce n'était pas une sinécure; il y avait à faire un choix dans une masse immense de livres qui provenaient des couvents et des anciens châteaux, devenus propriétés nationales. C'était un travail considérable et fastidieux, car Pariset, dans une lettre écrite en fructidor an III, disait qu'il avait bien envie de quitter ce malheureux emploi pour se livrer tout entier à la médecine. Malgré son insouciance naturelle, il sentait la nécessité d'embrasser une profession

qui pût lui créer des ressources. Pour un moment, l'état militaire lui avait souri ; mais bientôt il prit en aversion ce métier. « C'est la plus fatale des industries, disait-il ; et je m'étonne que les hommes aient pu trouver des louanges pour elle. »

Mais la situation de Pariset, loin de s'améliorer, était devenue des plus alarmantes ; il n'avait de secours à attendre de personne ; toutes ses ressources étant épuisées, lui et Baudry étaient tombés dans une telle détresse, qu'ils en vinrent littéralement à manquer de pain. Peut-être Pariset regrettait-il alors de s'être laissé entraîner dans cette décevante carrière des sciences et des lettres, qui promet la gloire et qui, en attendant, refuse quelquefois du pain ! Peut-être se disait-il que s'il avait suivi la modeste profession de son père ou de son oncle, il aurait pu du moins, en échange du labeur de ses bras, trouver un asile et des aliments ! Déjà, dans son désespoir, il se laissait aller à de sinistres pensées ; mais il y avait alors à Paris un jeune Marseillais qui s'était rendu célèbre en s'associant à la gloire et aux malheurs des Girondins ; c'était Riouffe, l'historien des prisons sous la terreur. Riouffe avait connu Pariset à un cours de grec ; des études faites en commun avaient cimenté leur amitié ; il apprend sa détresse, il avait à lui offrir un emploi qui rentrait dans ses goûts, une place de précepteur dans une grande famille. Il vole aussitôt près de lui, le décide à accepter, après avoir vaincu quelques scrupules, et lui assure ainsi une existence honorable ¹.

¹ Ceux qui ont connu Riouffe ne seront pas surpris de ce trait de bonté ajouté à tant d'autres. Pendant toute sa vie, Riouffe a été au

C'est dans le sein de cette famille que, de son aveu, Pariset a passé les années les plus heureuses de sa vie, encore inconnu, obscur, mais aimé et respecté de tous ceux qui l'entouraient, et surtout n'ayant plus à s'inquiéter de l'avenir ¹.

Par une singulière coïncidence, Cuvier ; dont il devait plus tard retracer la vie, Cuvier, à peu près à la même époque, se trouvait dans une situation analogue. Retiré au fond de la Normandie, il y donnait ses soins à l'éducation d'un jeune homme ; et il est à présumer que Pariset n'a fait que reproduire ses propres pensées, quand il a dit, dans son beau langage, que Cuvier, enseveli dans cette retraite et instruisant son jeune élève au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, devait ressentir ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple, du rivage, le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. (*Éloge de Cuvier.*)

« Je ne puis trop me louer, écrivait Pariset en service de ses amis. C'était un homme aimable, il était préfet sous l'Empire. Avec quel attendrissement il parlait encore des Girondins, et surtout de madame Roland ! des pleurs qu'elle répandait dans ses jours de découragement ; de sa condamnation ; de cette robe blanche qu'elle avait mise pour monter sur l'échafaud !

¹ Cette époque a été en effet la plus douce, la plus heureuse de la vie de Pariset. Pour un homme âgé, le préceptorat est un rude et triste métier ; placé entre les maîtres et les domestiques, perpétuellement attaché à un enfant souvent indocile, il a bien des amertumes à dévorer ; mais pour un jeune homme, c'est une halte, un moment de repos, qui lui permet de respirer et de réparer ses forces pour rentrer dans une autre carrière ; combien de savants et de savants illustres ont passé par là ! et combien d'eux se rappellent ce premier épisode de leur vie avec plaisir !

« messidor an VIII, je ne puis trop me louer de ma
« situation ; je suis généreusement, noblement rétri-
« bué ; mais ce que je mets avant tout, c'est l'amitié,
« c'est la bonté avec laquelle je suis traité : j'ai trouvé
« une seconde famille. » (*Lettres inédites.*)

Pariset pouvait enfin se livrer à ses goûts naturels. Il avait à peu près abandonné l'étude de la médecine ; ce qu'il rêvait alors, c'étaient les applaudissements de la foule, c'était cette gloire enivrante et rapide qu'on peut obtenir au théâtre. Il venait de composer une tragédie en cinq actes, une admirable imitation de l'*Électre* de Sophocle, et il se croyait à la veille de la faire représenter : c'était pour le moment la grande affaire de sa vie. Que de châteaux en Espagne il bâtissait sur un succès qu'il regardait comme assuré ! Il est curieux de voir, dans une lettre écrite à sa confidente ordinaire, à sa sœur Annette, avec quelle confiance, avec quelle naïveté il comptait sur un succès : « J'achève mon ouvrage, lui dit-il, je le lis aux
« comédiens ; je fais si bien qu'on le jouera, j'ai des
« moyens de me faire jouer, on me joue ; tu crois que
« tomberai ; pas du tout ; j'ai la conscience que mes
« cinq actes sont de bon aloi, et d'ailleurs tant de
« gens me l'ont dit ! Voilà donc que je réussis ; le suc-
« cès me donne de l'argent ; avec de l'argent je cours
« chez un tapissier ; je loue un appartement, je le
« meuble, je t'y établis, etc., etc. »

C'était en l'an X qu'il croyait toucher à ce but ; rencontra-t-il quelque écueil dès ses premières démarches ? Comment renversa-t-il son pot au lait ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais ce qu'il y a de certain,

c'est que peu de mois avant sa mort, c'est-à-dire après un demi-siècle, il se berçait encore du même espoir; il fondait encore de grandes espérances sur cette même tragédie, et il venait de la soumettre au comité de lecture de l'Odéon, où elle est encore aujourd'hui¹.

Quoi qu'il en soit, cette vie d'homme de lettres convenait merveilleusement à Pariset; il avait fait un voyage d'agrément aux eaux de Cauterets, et il partageait son temps entre la société et ses auteurs favoris: mais cette situation devait bientôt changer: il venait, comme le dit Sénèque, de donner des otages à la fortune; Riouffe, en d'autres temps, l'avait sauvé du désespoir. Pour resserrer les liens qui déjà l'unissaient à son bienfaiteur, Pariset voulut s'allier à sa famille, et il épousa la mère de madame Riouffe. Une

¹ Tout rhétoricien, dit-on, a fait sa tragédie, mais il en est peu qui aient fait une tragédie où étincellent autant de beautés que dans celle de Pariset; œuvre de ses jeunes années, elle consolait ses vieux jours. Peu de temps avant sa mort, il en donnait lecture en petit comité, chez son vieil ami, Geoffroy-Saint-Hilaire, devenu aveugle. Il était aussi épris, aussi plein de son sujet que s'il venait de le composer. A mesure que le drame avançait, il s'échauffait et s'impressionnait lui-même, tout en y mettant une charmante bonhomie. Ainsi arrivé à la scène où se passe le dénouement tragique. « Attention! disait-il, attention! mes petits enfants, on va jouer des couteaux!

Je regrette de ne pouvoir en citer ici quelques passages, un beau vers seulement est resté dans ma mémoire; en parlant de je ne sais quel misérable que la fortune venait de couronner; il dit:

Et le trône est enfin descendu jusqu'à lui!

Mais j'ai entre les mains une lettre que Monvel, artiste du Théâtre-Français écrivait à Lafon, en l'an xi: « M. Pariset, lui dit-il, a fait une belle tragédie, toi seul peut me suppléer, l'ouvrage est superbe, lis-le, tu en seras euchanté, et mes camarades, j'en suis sûr, seront également contents de l'auteur et du lecteur,

filles lui était née, qu'il aimait par-dessus tout. Mais, dès lors, le cercle de ses besoins se trouva singulièrement agrandi, et Pariset sentit de nouveau cet aiguillon qui, bon gré, mal gré, ramène aux dures nécessités de la vie; il comprit que, pour faire face aux exigences de sa nouvelle position, c'était à l'exercice de la médecine qu'il fallait avoir recours. Il reprit donc ses anciennes études, et en l'an XIII, à l'âge de trente-cinq ans, il se fit recevoir docteur.

Ceux qui ont connu Pariset doivent comprendre combien il devait répugner à sa nature, à son genre d'esprit, à toutes ses habitudes enfin, de se soumettre aux exigences de la pratique médicale; la vue seule d'un malade le contristait; un moribond, un cadavre était pour lui un objet d'horreur; joignez-y cette terrible responsabilité qui, dans le calme des nuits, tient éveillé, et dans de mortelles inquiétudes, le médecin encore à ses débuts et qui se défie de son art, et les fatigues de chaque jour, et l'oubli, l'ingratitude, l'insolence de tant de malades! Pariset eut à supporter tout cela. La compagne qu'il s'était choisie aurait voulu que, laissant là tous ses projets d'avenir, il se retirât en province, dans un petit village près de Nantes; mais en même temps elle se faisait un scrupule de l'arrêter au milieu de sa carrière, d'interrompre ainsi des travaux qui devaient peut-être un jour lui assurer une brillante position : « Il est jeune, dit-elle, il a l'ambition de son âge et de son métier; quoi de plus naturel? »

On s'était imposé trois années d'épreuves : bien résolu à se retirer en province si la fortune ne se mon-

trait pas plus favorable. Pariset venait enfin d'être nommé membre du conseil de salubrité de la ville de Paris et médecin des épidémies pour l'arrondissement de Sceaux.

Sa réputation commençait à se former, ses cours à l'Athénée avaient du succès; en 1807 et en 1808, il y professait à la fois l'anatomie et la physiologie.

C'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter ses premières études sur les médecins grecs et latins; sa traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, entreprise d'abord pour la Bibliothèque médicale, a été un service rendu à la science; elle est très-supérieure à celles de Gardeil et de De Merci. Pariset avait aussi entrepris de traduire les *Épidémiques*, le *Prognostic* et les *Prorrhétiques*. Ces traductions ne sont pas sans mérite assurément; mais c'est en vain qu'on chercherait dans le français de Pariset la manière sévère et laconique du vieillard de Cos. Hippocrate n'est pas seulement un homme de science, c'est un grand écrivain, et lorsqu'on entreprend de le traduire, il faut tenir compte à la fois et de ses idées et de son style¹.

Pariset avait aussi commencé une traduction d'A-rétée de Cappadoce, et une autre de Némésius, de

¹ Pariset ne pouvait se lasser d'admirer les écrits d'Hippocrate; il leur accordait même une grande valeur pratique. Pinel n'avait-il pas dit que pour trouver des modèles, des types d'observations médicales, c'était à la collection Hippocratique qu'il fallait se reporter? Pariset pouvait donc croire que le dernier mot de la médecine avait été dit, il y a plus de deux mille ans, par le vieillard de Cos? Il était d'ailleurs beaucoup plus dans ses goûts de reprendre l'étude de cette belle langue grecque, que d'aller étudier la médecine dans les hôpitaux, lui qui ne pouvait soutenir ni la vue, ni l'odeur d'un malade.

la Nature de l'homme ; il a donné en outre la traduction de la lettre apocryphe d'Hippocrate à Damagète. Ici le style un peu déclamatoire du faussaire se prêtait mieux à la forme toujours élégante et académique de Pariset.

Ce goût pour l'antiquité datait de loin chez Pariset ; nous avons vu qu'en d'autres temps il avait cultivé les poètes grecs ; les prosateurs avaient aussi occupé ses loisirs. On assure que dans ses manuscrits devait se trouver une traduction de la *Retraite des Dix mille* de Xénophon.

A cette époque, les traductions de Pariset avaient un grand mérite d'à-propos ; elles tendaient à ramener les esprits à l'étude des monuments qui nous ont été légués par l'antiquité médicale, monuments impérissables et qui au point de vue historique ne peuvent être dédaignés que par ceux qui n'en ont pas fait une étude approfondie.

Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'il pourrait être nécessaire de prendre la défense de ces belles et nobles études. Personne ne serait tenté de désapprouver le culte que professait Pariset pour ces grandes figures qui dominent toute l'antiquité médicale : Hippocrate et Galien, Celse et Arétée, et les efforts auxquels il se livrait pour remonter à ces sources éternelles du beau et du vrai.

Ces différents travaux l'avaient fait connaître d'une manière honorable parmi les hommes de lettres et parmi les savants ; ils lui avaient concilié l'amitié de plusieurs personnages célèbres de cette époque.

Il avait été accueilli parmi ces hommes d'élite que

madame Helvétius réunissait dans son salon, à Auteuil; là se trouvaient Cabanis et Volney, Destutt Tracy et Laromiguière, Richerand et Alibert, Jacquemont, Fauriel, le poète Andrieux, etc., etc. C'étaient à la fois, pour la plupart, des hommes de lettres et des hommes politiques; les doctrines qu'on professait dans cette célèbre réunion étaient celles du dix-huitième siècle; Pariset y apportait les charmes de sa conversation, sa vivacité d'esprit et son érudition. Mais bientôt cette réunion devint un centre d'opposition.

L'Empereur venait de supprimer cette cinquième classe de l'Institut, qu'un gouvernement plus libéral a rétablie de nos jours; il avait pris en ombrage des principes et des idées qui ne se trouvaient plus en harmonie avec la forme de son gouvernement. La réunion d'Auteuil continuait cette classe; on y lisait des mémoires; on y soutenait des discussions; chacun y apportait le tribut de ses lumières; Pariset n'était pas le moins ardent; la philosophie du dix-huitième siècle n'y avait pas de plus chaud défenseur; et ces idées, il faut dire qu'il les a conservées un des derniers; il les professait encore au commencement de la Restauration, c'est-à-dire à l'époque où les jeunes et brillants apôtres de la nouvelle philosophie inspirée par M. Royer-Collard venaient battre en brèche les doctrines de Locke et de Condillac. L'ancienne réunion d'Auteuil en avait été émue, pour ne pas dire irritée, et Pariset se chargea de combattre, pour sa part, cette nouvelle école; c'est ce qu'il fit avec assez d'éclat dans des cours de psychologie à l'Athénée. Ses leçons attirèrent du monde; elles étaient petillantes

d'esprit, séduisantes par la forme ; mais la philosophie qu'il défendait avait fait son temps ; elles n'arrêtèrent en rien la réaction qui commençait à s'opérer¹.

Pariset, à cette époque, était entré dans le service des hôpitaux ; un mois avant la chute de l'Empire, en février 1814, il avait été présenté par le conseil général des hospices, pour la place de médecin des infirmeries de Bicêtre ; six jours après l'entrée de Louis XVIII à Paris, le 9 mai, il fut nommé à cette place par décision ministérielle.

La position de Pariset était dès lors fort honorable ; elle lui assurait des loisirs, elle le débarrassait surtout des exigences et des soucis de la pratique mé-

¹ Je viens de dire que Pariset en était resté à la philosophie de Condillac ; j'ajoute qu'il n'avait pas même admis les restrictions faites par M. Laromiguière. Pour lui, en effet, il n'y avait rien de primordial dans l'entendement humain, tout venait des sens pour aboutir au cerveau, et tout revenait du cerveau pour aboutir aux organes. Il n'admettait pas que la pensée pût se révéler dans l'entendement humain par la volonté et par la liberté ; c'est à peine si avec Locke il donnait aux idées la double origine de la sensation et de la réflexion ; la sensation lui suffisait, et comment en aurait-il été autrement ? Pariset était un homme tout à la sensation ; ses impressions étaient vives, variées et fécondes, il leur obéissait et n'allait pas plus loin. Ses qualités et ses défauts venaient de là. Toutes ses idées lui venant d'un grand fonds de sensibilité, d'organes éminemment impressionnables, il n'était nullement porté à demander à la réflexion ce qu'il tenait d'une autre source. Son éloquence partait de son cœur et non de sa tête ; la grandeur de son style ne tenait pas chez lui à la grandeur de ses idées morales, elle tenait à son goût et à son oreille ; de là l'heureux choix de ses expressions et l'harmonie de ses périodes. Je montrerai tout à l'heure que pour lui les idées morales, aussi bien que les idées religieuses, n'ont été que de brillants thèmes qui allaient à sa manière d'écrire, et non le résultat de ses propres convictions.

dicale, et c'était là surtout ce qu'il désirait : « Je viens
« de trouver, disait-il, *otium cum dignitate*. » Mais il
n'en resta pas là : par un arrêté du conseil des hospices du 22 juillet 1818, approuvé par le préfet de la Seine, le 8 janvier 1819, Pariset fut chargé du service des aliénés dans le même établissement.

C'était un service considérable et d'une haute importance ; mais, il faut le dire, les qualités qui font le grand écrivain, le grand penseur, même en ce qui concerne les maladies mentales, ne suffisent pas toujours pour former le grand praticien.

Dans ces sombres salles de Bicêtre, au milieu de cette triste population d'aliénés, Pariset était comme un philosophe ou plutôt comme un poète égaré ; à l'aspect de ces infortunés, il se sentait pénétré d'une profonde compassion ; souvent il ne trouvait d'autres moyens de les soulager que de vider sa bourse entre leurs mains, et cependant il a écrit d'admirables pages sur l'aliénation mentale, sur ses causes, ses formes si diverses, son essence. Qu'on lise les éloges de Pinel et d'Esquirol, et on verra comment il entendait ces hautes questions de physiologie intellectuelle ; il considérait ces études comme un noviciat par lequel devraient passer tous ceux qui se proposent de pénétrer profondément dans la nature de l'homme. « C'est
« quand les ressorts de la raison se brisent, disait-il ;
« c'est quand ce jeu se déconcerte ; c'est, en un mot,
« dans les ruines de l'esprit, que se découvrent l'o-
« rigine, l'enchaînement, la dépendance étroite et
« naturelle de nos perceptions, de nos idées et de nos
« souvenirs.

« Triste condition de l'homme ! Il ne connaît son
 « excellence que par ses infirmités, et, pour appren-
 « dre quel est le prix de ses plus nobles attributs, intel-
 « ligence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage ! il
 « faut que le maître de la terre ne soit plus le maître
 « de lui-même ¹ ! »

On assure que, dans les manuscrits de Pariset, de-
 vait se trouver un grand ouvrage sur *l'entendement
 humain et sur les maladies mentales* ; il parle, en effet,
 de cet ouvrage dans son éloge d'Esquirol ; il est le

¹ Pariset était à son aise en traitant de pareils sujets. Assurément, s'il eût été spiritualiste, il se serait élevé plus haut ; mais c'est surtout en décrivant ces désordres de l'intelligence humaine qu'il pouvait donner carrière à son imagination. C'était un admirable interprète que possédait alors la médecine mentale, et ici, il a été bien supérieur à ceux qu'on appelait les grands maîtres ; lisez, par exemple, le livre de Pinel sur l'aliénation mentale, et vous verrez combien ce chef d'école est au-dessous de Pariset ; c'est toujours cette même idée fixe de faire rentrer jusqu'à l'aliénation mentale dans le cadre de *l'Histoire naturelle*, et de l'étudier d'une manière abstraite ! Esquirol du moins servait la science par la publication d'excellentes monographies ; il faisait preuves de connaissances, et de connaissances positives ; mais Pinel en était toujours à la médecine de l'an III, et à l'idéologie de la même époque. « Comment s'entendre, s'écrie-t-il, en parlant des
 « maladies mentales, si, à l'exemple des naturalistes, on ne désigne
 « chaque objet par des signes manifestes aux sens et propres à les
 « distinguer de tout autre ! » Quant au traitement, c'était toujours la même indifférence, ou plutôt le même dédain ; à quoi bon s'occuper de ces misères ? « L'homme instruit, dit Pinel, a mieux à faire que
 « de raconter ses cures, c'est d'être toujours pour lui-même un juge
 « sévère ! etc. »

Pariset n'enseigne pas, ne dogmatise pas, il décrit et il peint ; mais en quels termes et avec quel pinceau ! quelle vigueur de style, quelle largeur, quelle richesse, quelle majesté dans ses tableaux ! Mais ne lui demandez pas de sortir de ces belles et saisissantes descriptions de la folie, ne lui demandez pas de vous faire connaître cette intelligence et cette

fruit, disait-il, des observations qu'il avait été à même de faire tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière; observations, néanmoins, qui ont dû souvent être interrompues par les missions scientifiques dont Pariset fut chargé, et dont il nous reste maintenant à parler.

Une grande question d'hygiène publique préoccupait alors le gouvernement français; la liberté des mers étant rétablie, on se demandait s'il n'était pas nécessaire de rendre plus sévères, plus rigoureuses les mesures préventives, aussi bien à l'égard de la fièvre jaune qu'à l'égard de la peste. C'est dans ces circonstances qu'on apprit tout à coup qu'une épidémie de fièvre jaune venait de se déclarer à Cadix.

La première pensée du gouvernement fut d'envoyer sur les lieux une commission médicale.

Pariset n'ambitionnait nullement l'honneur de faire partie de cette commission. Voici comment elle fut instituée ou plutôt improvisée.

Pariset était membre du conseil général des prisons; le 26 octobre 1819, pendant une séance de ce conseil, M. le duc Decazes, alors ministre, lui fit passer un petit billet sur lequel il avait écrit : « *Vous serait-il agréable d'aller à Cadix observer la fièvre jaune?* » Pariset, un peu surpris de cette proposition, et peut-être aussi de la forme dans laquelle elle était

liberté morale dont il vient de déplorer la perte! vous ne le reconnaîtriez plus. Son fameux ouvrage sur l'entendement humain n'a jamais vu le jour, et on le comprend. Pour composer un pareil traité à une pareille époque, il ne suffisait pas d'avoir de l'esprit et de l'éloquence, il fallait des études et des connaissances qui manquaient à Pariset. Aussi, ceux qui ont hérité de ses manuscrits n'en ont jamais rien fait.

faite, Pariset trouvait dans son esprit de nombreuses raisons de refuser; mais l'idée qu'il y avait peut-être quelque danger à courir le décida sur-le-champ, et il répondit : *Oui, certainement, Monseigneur!*

C'est ainsi que fut inaugurée la première mission de Pariset; il s'était fait adjoindre le jeune Mazet, mort depuis, victime de son zèle et de son courage. C'était M. Guizot qui l'avait recommandé à Pariset.

Nos deux voyageurs quittèrent Paris le 3 novembre 1819; le 10, ils étaient à Bayonne, et le 18 à Madrid. Ce n'est que le 2 décembre qu'ils arrivèrent à Port-Sainte-Marie, en vue de Cadix; mais, par une étrange fatalité, ce même jour, 2 décembre, avait été pour Cadix un jour de fête; on venait de chanter un *Te Deum* en actions de grâces pour célébrer la terminaison de l'épidémie que nos voyageurs venaient observer! Pariset n'a pas cherché à dissimuler combien il fut contrarié de ce qu'il appelait ce *contre-temps* : « Nous nous sentions, je l'avoue, dit-il, un peu déconcertés de voir que nous avons peut-être manqué l'objet principal de notre mission (*Obs. sur la fièvre jaune*, p. 25). » En effet, c'était une mission qui ne pouvait plus avoir d'objet sérieux.

Il y avait bien encore quelques convalescents dans les hôpitaux. On pouvait même, dit Pariset, saisir le *facies* de la maladie; mais, pour tout le reste, il fallait s'en rapporter aux médecins du pays¹.

¹ Nous pouvons le dire maintenant, c'était un singulier choix que celui de Pariset pour aller observer une épidémie et pour éclairer le gouvernement sur sa nature, sa marche, son mode de propagation; mais ici, je viens de le dire, il s'y mêlait de la politique. Il convenait

Pariset a consigné tous les incidents de ce voyage dans un ouvrage admirablement écrit, qui a pour titre : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819* ; le fait est qu'il y a peu d'observations dans ce livre ; il n'y en a que deux, elles avaient été recueillies et rédigées par Mazet.

Pariset avouait lui-même l'insuffisance de ses documents ; la commission avait été envoyée à Cadix pour étudier deux grandes questions, à savoir : l'origine de la fièvre jaune en Andalousie, et son mode de

au gouvernement d'alors qu'on déclarât contagieux tout ce qui pouvait nous venir d'Espagne ; de là le choix de Pariset. M. Decazes connaissait parfaitement Pariset, il savait qu'on pouvait compter sur lui, non pas que Pariset fût disposé à faire bon marché de sa conscience et de ses convictions ; mais, naturellement amateur du merveilleux, cette idée de miasmes transportés à distance, voyageant dans des hardes, dans des marchandises, arrêtés par des cordons sanitaires, par des armées d'observation, etc., tout cela lui souriait, et il était destiné à en être l'apôtre le plus ingénieux, le plus subtil et le plus éloquent.

Quant à l'observation médicale, Pariset ne s'en doutait pas le moins du monde. On vient de voir que le jour de son arrivée à Cadix on sonnait les cloches et on chantait un *Te Deum* pour remercier Dieu de la cessation complète de l'épidémie. Toutefois, on conduisit Pariset dans un hôpital où se trouvaient encore deux cadavres, c'étaient les dernières victimes de la fièvre jaune. Un médecin praticien, un médecin observateur se serait empressé de faire l'ouverture de ces deux cadavres, de rechercher quel était l'état des organes, quelles traces pouvait y avoir laissées la maladie. Pariset n'eut pas même l'idée de se livrer à ces sortes de recherches, il lui suffit de jeter un coup d'œil sur ces dépouilles mortelles, et, dans sa relation officielle, il se borne à faire remarquer l'impression toute poétique qu'elles firent sur lui. Ces deux cadavres, dit-il, m'ont rappelé la belle description de Virgile :

Squalentem barbam et concretos sanguine crines.

Voilà comment Pariset entendait l'observation médicale !!

propagation dans cette même contrée. Or, Pariset ne pouvait se baser que sur des suppositions; il le déclare lui-même avec bonne foi. D'abord, dit-il, je n'avais pas vu les faits, qui sont la première de toutes les autorités. Il est bien vrai qu'entre les faits et moi, se trouvaient des hommes qui, par leur profession, avaient été à même de bien observer, et qui par leur droiture et leurs lumières en devaient être les plus dignes interprètes; mais ils n'étaient nullement d'accord entre eux, pas plus sur les individus que sur le vaisseau qui aurait apporté ce fatal présent à l'Andalousie.

En effet, suivant les uns, c'était un petit vaisseau américain qui était venu débarquer en fraude quelques marchandises à l'île de Léon, et qui y avait en même temps déposé la fièvre jaune. Suivant d'autres, c'était une felouque venant de Tarifa, avec un chargement d'oranges, sous lesquelles il y avait une certaine quantité de coton, et qui aurait apporté dans ce même coton les miasmes de la fièvre jaune. Ce n'est pas tout, Pariset avait eu encore à se décider entre une importation des Indes orientales par le vaisseau *l'Asia*, ou bien une importation des Antilles, ou enfin un développement spontané de la fièvre au sein même de l'Andalousie.

Quant au mode de la propagation du mal dans la population, mêmes incertitudes, mêmes suppositions; la fièvre jaune se communique-t-elle d'homme à homme? C'est la question la plus contestée, dit Pariset; il n'y en a pas qui ait plus divisé les médecins de toutes les nations civilisées et surtout les médecins

espagnols (*Op. cit.*, 71 *et passim*). Il était donc bien difficile de se former une opinion au milieu de toutes ces divergences ; Pariset les aurait volontiers toutes embrassées sans distinction ; mais il fallait une solution au gouvernement qui l'avait envoyé : il adopta l'opinion qui lui parut la plus générale, et qui d'ailleurs rentrait dans ses idées : l'épidémie, disait-il, a marché comme un torrent ; mais si la pente suffit pour entraîner l'eau, si elle est elle-même son propre véhicule, il n'en est pas de même de la fièvre jaune : il lui faut un véhicule distinct ; or, ce véhicule, c'est le déplacement des hommes, le mouvement des troupes ; c'est, en un mot, par les communications ordinaires que le mal a voyagé ; donc, pour arrêter ce torrent, il faut intercepter toute communication, et pour cela il faut instituer des cordons sanitaires et des quarantaines.

Ces quarantaines étaient du reste établies depuis longtemps, mais Pariset ne les trouvait pas assez sévères ; la fièvre jaune nous touche d'assez près, écrivait-il, pour que le gouvernement ne persiste plus dans une funeste sécurité ; et Pariset allait plus loin encore : il affirmait qu'une émigration de la fièvre jaune en France était non-seulement très-possible, mais encore très-probable et très-prochaine.

C'est avec ces idées que Pariset revint en France ; il était de retour à Paris le 26 février 1820.

Ses prévisions, heureusement, ne se réalisèrent pas, du moins en ce qui concerne la France ; mais l'Espagne devait être bientôt le théâtre d'une nouvelle épidémie de fièvre jaune, bien autrement grave, bien autre-

ment formidable. Ce n'était plus cette fois l'Andalousie, c'était la Catalogne, c'était Barcelone, cité populeuse, riche, industrielle, qui allait être ravagée par ce fléau.

Le gouvernement français résolut de nouveau d'envoyer une commission médicale sur les lieux, mais sous des auspices véritablement scientifiques.

L'Académie royale de médecine venait d'être instituée, son bureau n'était encore que provisoire, Pariset était un de ses membres titulaires ; il avait même brigué l'honneur d'être son secrétaire général ; mais Béchard l'avait importé sur lui, il avait été élu secrétaire de l'Académie.

Le 22 septembre 1821, le baron Capelle écrit à ce corps savant, au nom du ministre de l'intérieur, et l'invite à désigner un de ses membres, à l'effet de composer, avec M. Pariset, la commission qu'on allait envoyer à Barcelone. Pariset, présent à la séance, exprime le désir de se voir adjoindre un jeune médecin, M. Mazet, qui déjà l'avait accompagné à Cadix.

M. Bially, qui, en d'autres temps et en d'autres contrées, avait observé la fièvre jaune, est désigné par l'Académie à l'unanimité ; quant à M. François, ce n'est que plus tard qu'il fit partie de la commission.

La commission, ainsi composée, quitta Paris le 28 septembre 1821. Le 5 octobre, elle était à Perpignan, et le 9 elle entra à Barcelone.

Nos compatriotes furent reçus à Barcelone comme des sauveurs, et avec un enthousiasme universel.

On lit dans leur relation que l'illustre Cabanos, dont

le nom mérite d'être immortalisé comme celui de Belzunce, présidait les autorités ; son courage , son sang-froid ne se démentirent jamais , et si l'ordre le plus parfait a constamment régné à Barcelone pendant cette redoutable épidémie, on le doit à l'héroïsme de ce digne et vertueux magistrat (*Histoire méd. de la fièvre jaune observée en Espagne*).

Pariset a décrit d'une manière saisissante le tableau de Barcelone dans ces jours de deuil. Ce n'était plus comme à Cadix : il n'y arrivait pas pour entendre les cris d'allégresse de tout un peuple et des chants d'actions de grâces.

« En entrant dans Barcelone, dit-il, nous trouvâ-
« mes les rues désertes et silencieuses ; ce silence si-
« nistre n'était interrompu, pendant la nuit, que par
« les pas des médecins qui couraient chez les malades,
« ou le retentissement des marteaux qui clouaient les
« cercueils. » (*Op. cit.*)

« En parcourant ces rues solitaires et muettes , ces
« rues qu'animait autrefois une population innombrable,
« et où se traînaient quelques convalescents pareils à des spectres
« et sur la physionomie desquels
« était encore empreinte une sorte d'étonnement et
« de stupidité comme s'ils revenaient d'un autre
« monde et que le spectacle de celui-ci fût nouveau
« pour eux ; en considérant ces maisons, les unes ouvertes
« du haut en bas, comme si les habitants venaient de s'enfuir ;
« les autres, fermées par de longues traverses de bois clouées
« sur les portes, comme si elles ne devaient plus servir pour
« personne, notre âme s'attristait et se remplissait d'amertume. »

C'était là le spectacle qui attendait nos compatriotes, et ici, je dois mentionner un fait tout à l'honneur de Pariset ; ses collègues se sont fait un devoir de le consigner dans une note en tête de son ouvrage.

A peine arrivé à Barcelone, excédé de fatigue, Pariset refuse de prendre aucun repos ; de toutes parts, on venait le chercher pour voir des malades. Il était neuf heures du soir ; il se transporta chez le libraire Dorca ; celui-ci était atteint des symptômes les plus formidables de la fièvre jaune, et il succomba le lendemain.

Je l'ai déjà dit : si Pariset n'apportait pas dans ses observations toute l'exactitude, toute l'attention, toute la rigueur enfin qu'on est en droit d'exiger quand il s'agit de recherches scientifiques, ce n'était chez lui ni faiblesse, ni indifférence, ni incapacité ; c'était l'aptitude qui lui manquait ; il n'était pas né pour cela.

On a dit et on a écrit que, pendant le cours de cette épidémie de Barcelone, Pariset s'était mis à l'abri du mal ; qu'il s'était confiné dans une retraite *inaccessible* ; ceci ne peut soutenir le plus léger examen.

Pariset est constamment resté au foyer même de l'épidémie ; or, je le demande à tous les hommes instruits et de bonne foi, pouvait-il y avoir une retraite inaccessible en plein foyer de l'épidémie ? Inaccessible à quoi ? Était-ce au mal, quand nous savons que, dans sa propagation, l'épidémie se jouait de tous les obstacles qu'on lui opposait, de toutes les précautions dont on s'entourait ; quand nous savons que ceux qui se confinaient dans leurs demeures n'étaient pas plus épargnés que les autres ! Le grand et unique danger était de

demeurer dans le foyer de l'épidémie; or, il est avéré que Pariset a constamment résidé au centre de la ville.

L'infortuné Mazet, l'ami de cœur de Pariset, était venu aussi se jeter dans ce redoutable foyer; on sait comment il mourut victime de son zèle et de son intrépidité. Il avait besoin de repos; ses collègues le suppliaient de se ménager, au moins pendant quelques jours. Vaines recommandations! il ne voulut écouter que son devoir. Dès le 11 octobre, il s'était mis à voir des malades; le 12, il est atteint de la fièvre jaune, et il expire le 22, après dix jours de souffrances, d'angoisses et de tourments! Pariset avait espéré jusqu'au dernier moment. « Un reste de vie anime encore
« ce pauvre Mazet, écrivait-il; ah! s'il pouvait échapper! mais non, il vient de succomber! Ce coup me
« déchire sans m'abattre. Que maintenant le mal vienne
« sur moi: il sera reçu comme doit l'être la volonté
« d'une force supérieure sous laquelle je m'incline!
« ma résignation sera égale à mon dévouement. »

La commission, ainsi mutilée, n'en poursuivit pas moins ses travaux; chacun de ses membres avait été attaché au service de l'hôpital du séminaire; dans l'intervalle qui séparait leurs visites à cet hôpital, c'est-à-dire de sept heures du matin à quatre heures du soir, et même pendant une partie des nuits, ils parcouraient Barcelone pour visiter les nombreux malades qui les faisaient appeler.

« Envoyés par le gouvernement, disaient-ils, notre désintéressement doit répondre au caractère de notre mission; au milieu d'un fléau aussi épouvantable et qui atteint presque tous les habitants, nous

serions indignes de la noble mission que nous avons reçue, si, pour veiller à notre propre conservation, nous refusions notre ministère à la population de Barcelone, indigente ou non; nous ne voulons pas que cet acte d'égoïsme et de barbarie souille notre mémoire. » (*Op. cit.*, 3.)

Tels étaient les sentiments qui animaient les membres de la commission; mais si maintenant nous cherchons quels ont été les résultats de leur mission au point de vue de la science, nous verrons qu'ils n'ont pas eu beaucoup plus de valeur que ceux de la mission de Cadix. La commission, en effet, se trouvait de nouveau placée entre les mêmes suppositions, les mêmes incertitudes; les médecins de Barcelone étaient aussi divisés en deux camps: les uns croyaient à une importation de la fièvre jaune, les autres à un développement spontané. Les partisans de l'importation soutenaient que la maladie n'était pas sortie du port de Barcelone, mais bien des vaisseaux qui arrivaient des Antilles. Les partisans du développement spontané prétendaient de leur côté que ce n'était pas des vaisseaux, mais bien du port, que le mal était sorti, de ce port encombré d'immondices infectes et d'où s'exhalaient sans cesse des miasmes pestilentiels.

Pour le mode de propagation, mêmes dissidences: les partisans de la contagion affirmaient que tous ceux qui s'étaient approchés des malades, femmes, enfants, sœurs, amis, voisins, serviteurs, médecins, notaires, confesseurs, etc., avaient été atteints de la fièvre jaune, ou même avaient succombé, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Les partisans de l'infection locale prétendaient au contraire que ceux qui avaient vécu avec les malades n'avaient pas succombé en proportion plus considérable que ceux qui s'étaient tenus en dehors de toute communication. Les opinions, on le voit, étaient tout aussi divisées qu'à Cadix ; l'alternative était la même ; seulement la commission avait assisté aux désastres de l'épidémie, et elle avait recueilli cette fois de nombreuses observations.

Sa réponse au gouvernement fut que la fièvre jaune avait été importée à Barcelone, et qu'elle s'était propagée dans cette ville par voie de contagion ¹.

¹ J'ai dit plus haut que la politique s'était mêlée à la question de la fièvre jaune. Le gouvernement voulait en effet une solution, et il la voulait dans le sens de la contagion. Ce n'était pas seulement la fièvre jaune qu'il voulait confiner en Espagne, mais aussi le régime constitutionnel ; de là cette armée d'observation au pied des Pyrénées, qui fut bientôt convertie en armée d'invasion. La fièvre jaune avait fini par s'éteindre d'elle-même, mais il n'en était pas ainsi du régime constitutionnel, il menaçait de durer ; de là l'expédition d'Espagne.

On vient de voir comment Pariset s'était laissé aller à toutes les fantaisies de son imagination, comment il avait méconnu les règles les plus simples de toute observation médicale ; cependant, je dois le dire ici, la science, après avoir paru marcher en sens contraire de ses opinions, n'est plus aussi absolue qu'à l'époque où j'écrivais cet éloge, en ce qui concerne du moins la fièvre jaune. Les observations de Chervin semblaient avoir tranché définitivement la question, la fièvre jaune semblait bien ne pas pouvoir se communiquer d'un individu malade à un individu sain, en *dehors* de tout foyer d'infection. Voilà pourquoi, disait-on, elle n'a jamais franchi la limite de Xalapa, au Mexique. Voilà pourquoi, dans les plus fortes épidémies de la Nouvelle-Orléans, on ne l'a jamais vue au delà du lac Pontchartrain. Mais les faits qui viennent de se passer à nos portes, c'est-à-dire à Saint-Nazaire, jettent quelque doute sur ce qui paraissait si bien établi. Attendons toutefois des explications nettes et précises sur ce qui s'est passé.

Pariset, à son retour de Cadix, avait été décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur; à son retour de Barcelone, il reçut le cordon de Saint-Michel, et là ne devait point s'arrêter la munificence du gouvernement.

L'Académie royale de médecine avait passé les premiers mois de son existence à discuter son règlement, son bureau était resté provisoire, même après que l'approbation royale eut été donnée à ce règlement qui lui permettait de nommer elle-même son secrétaire perpétuel.

Elle hésitait encore, quand, le 3 décembre 1822, arrive l'ampliation de l'ordonnance royale qui nommait directement M. Pariset secrétaire perpétuel : Béclard lui remit le portefeuille séance tenante ¹.

¹ Il est très-probable que si l'Académie s'était décidée à procéder elle-même à l'élection de son secrétaire perpétuel, le nom de Béclard serait sorti de l'urne. Déjà les sympathies de l'assemblée s'étaient clairement manifestées. Dans les premiers jours de 1821, elle eut à se constituer; après avoir nommé ses présidents de section, elle dut nommer un secrétaire général. Le 31 mars, elle procéda à cette élection, sur 86 votants, au premier tour de scrutin, Béclard obtint 56 voix, Coutanceau 14, et Pariset, qui s'était mis sur les rangs, n'en obtint que 12. Voilà certainement qui était significatif. Béclard eût été, du reste, un digne secrétaire perpétuel, un peu froid peut-être, un peu monotone, mais il y aurait eu dans ses notices des appréciations scientifiques bien autres que celles hasardées par Pariset; c'était un esprit pénétrant, droit et sévère; il y eut donc un assez vif mécontentement lorsque parut l'ordonnance qui nommait directement Pariset secrétaire perpétuel, bien qu'il fût dit dans cette ordonnance qu'on dérogeait *pour cette fois seulement* à l'ordonnance du 20 décembre 1820.

L'Académie, cependant, n'eut qu'à s'applaudir du choix qui avait été fait; une mort prématurée devait enlever Béclard à la science, et comme je vais le montrer, Pariset, par ses brillants éloges, devait après tout jeter le plus grand éclat sur la nouvelle Académie.

C'est ainsi que Pariset fut promu à cette nouvelle dignité; les auspices, on le voit, ne lui paraissaient pas très-favorables. Mais hâtons-nous de dire que jamais nomination ne fut mieux justifiée dans la suite. Pariset avait enfin trouvé sa véritable voie. C'est à partir de ce moment qu'il composa les magnifiques éloges dont j'aurai à parler tout à l'heure, c'est-à-dire après l'avoir suivi dans son dernier voyage. Pour le moment, je me bornerai à rappeler que son discours d'inauguration ne fut prononcé qu'en 1824, le 6 mai. C'était la première séance publique de l'Académie. Dans la même année, Pariset prononça l'éloge de Corvisart, puis celui de Cadet de Gassicourt, et successivement ceux de Bertholet, de Pinel, etc.

Il en était là de ses travaux académiques, quand le désir le prit encore de s'expatrier, d'aller cette fois dans des contrées lointaines et encore à demi barbares.

Il est difficile de s'expliquer cette inquiétude et ce désir de voir, dans sa position, à son âge, il était presque sexagénaire, et quand tant de liens l'attachaient à la France.

Quoi qu'il en soit, le 3 août 1828, il écrit à l'Académie que le gouvernement vient de le charger d'une mission : celle d'examiner d'abord une épidémie de variole, qui s'est déclarée à Marseille, puis d'aller en Égypte observer la peste.

Cette fois, Pariset avait pour compagnons de voyage quelques jeunes médecins instruits, zélés et dévoués à sa personne. C'étaient MM. Lagasquie, Dumont, Guilhon et ce jeune Félix D'Arcet qui depuis est

allé chercher une mort si déplorable dans un autre hémisphère.

Je ne m'attacherai point à décrire ici toutes les excursions de Pariset dans cette vieille terre des Pharaons ; lui même s'est plu à raconter ses impressions de voyage dans les éloges de Desgenettes et de Larrey ; c'est là qu'il a décrit cette longue oasis qui s'étend du Delta jusqu'aux cataractes, et qui demeure séparée du reste du monde par des mers et par des déserts inhabités. C'est là qu'il a raconté comment s'offrirent à ses yeux ravis et le temple de Denderah et les ruines de Thèbes, d'Éléphantine, de Philé ! Quelles ruines et quels souvenirs !

Pariset était depuis plusieurs mois livré à une constante admiration, quand, à son retour de la haute Égypte, il apprend que la peste vient de se déclarer à Tripoli, et que le pacha a établi à Damiette une quarantaine pour les provenances de la Syrie.

On faisait pressentir à Pariset les plus grandes difficultés ; on les disait inévitables, par suite des événements de la guerre. Rien n'arrête Pariset : Il a accepté, dit-il, la mission d'aller observer la peste, il ira la chercher partout où elle se montrera (*Journal de la Commission*).

Le 17 avril 1829, Pariset quitte donc le Caire ; le 20, dans la matinée, il arrive à Damiette, dont le nom lui rappelle à la fois et l'armée de saint Louis et celle de Bonaparte. Il est forcé de s'y arrêter, et ce n'est que le 31 mai qu'il va se trouver à Tripoli en mesure enfin d'observer la peste.

Le canon de Navarin avait retenti jusque sur les

rivages de la Syrie. Le consul de France avait fui dans le Liban, au milieu de populations chrétiennes; Pariset, de concert avec la commission, s'établit dans la maison déserte du consulat, et décide qu'avant de visiter les malades, on fera des expériences sur les vêtements des pestiférés.

On se procure des hardes ayant appartenu à des individus morts de la peste; on les plonge dans une solution de chlorure d'oxyde de sodium, et les membres de la commission n'hésitent pas à s'en revêtir après les avoir fait sécher au soleil; ils portent ces vêtements pendant toute la journée et toute la nuit; aucun d'eux n'en éprouve la plus légère indisposition.

Pariset en a conclu qu'on possède le moyen de désinfecter les effets et les marchandises contaminés; et que si on associait à ce moyen une meilleure police sur les sépultures en Égypte, la peste serait à jamais anéantie sur le globe ¹.

¹ La commission, dans son journal, avait eu soin de rappeler que sa mission avait deux objets : le premier, de chercher les causes de la peste, le second, de constater l'efficacité des chlorures sur les matières infectées de miasmes pestilentiels. Mais qui ne voit que le second objet préjugait ce qui était à rechercher d'après le premier?

On suppose d'abord qu'on ne sait rien sur les causes de la peste, puis on affirme qu'il y a dans les hardes des malades des miasmes pestilentiels, et comme après avoir soumis ces vêtements à l'action des chlorures on ne contracte pas la peste en s'en servant, on en conclut que les chlorures ont détruit ces prétendus miasmes! La commission va plus loin, elle se met à expliquer comment ces miasmes sont chimiquement et mécaniquement détruits; elle discute sur leur constitution, elle connaît leurs habitudes, leur mobilité et leur fixité; leurs différents modes d'action. Une fois déposés par les malades, dans les tissus qui sont à leur usage, dit-elle, ces miasmes semblent réunir deux propriétés opposées, une grande mo-

Cette conclusion dut paraître bien hasardée ; mais ce que tout le monde a dû approuver et admirer, c'est cette résolution, ce courage de Pariset, qui s'associe à des jeunes gens pour aller au milieu de populations encore émues d'un conflit avec la chrétienté, se mettre ainsi à la poursuite de la peste et se couvrir lui-même des vêtements de pestiférés.

Les amis que M. Pariset s'était faits en Orient étaient inquiets des suites que pouvait avoir pour lui cette

bilité, puisque par le plus léger contact ils *entrent* dans les organisations saines, et une grande fixité, puisque les tissus étant repliés sur eux-mêmes, ils s'y conservent pendant de longues années, et semblent acquérir par le repos même, une énergie qui les rend plus subtils et plus dangereux ! (Journal de la Commission.) Que de suppositions ! et ce n'est pas tout encore. Voilà ces miasmes bien et dûment empaquetés. Que faire pour s'en débarrasser ? La commission propose deux moyens : ou les déloger mécaniquement, ou les détruire chimiquement ; mieux vaut encore, dit-elle, faire les deux choses à la fois. L'agent mécanique par excellence, c'est un lavage à l'eau simple ; l'agent chimique, c'est le chlorure qui agit, dit la commission, avec une perfection sans égale.

Mais on va voir que ce précieux agent chimique n'est pas moins efficace dans le traitement de la maladie elle-même. Les commissaires appelés près des malades atteints de la peste, prescrivent, en effet, tantôt 3 gouttes de chlorure de soude, tantôt 5 à 6 gouttes ; mais le plus curieux, j'ose à peine le consigner ici, bien que cela soit écrit en toutes lettres dans le journal de la commission, c'est que pour se préserver soi-même, *il suffit d'explorer le poulx des malades à travers une feuille de papier mince préalablement trempée dans le chlorure*. Pariset écrivait toutes ces belles choses à l'Académie de médecine, et M. Adelon, secrétaire par intérim, lisait toutes ces belles choses à l'assemblée ! !

Mais aussi pourquoi envoyer des hommes d'imagination pour résoudre des questions scientifiques ? et le bon Pariset, revenu d'Égypte, était plus convaincu que jamais de la réalité de toutes ces suppositions ; il soutenait très-sérieusement qu'on n'aurait rien à craindre de la peste si en explorant le poulx des malades, on interposait ainsi entre ses doigts et l'artère quelques molécules de chlorure ! !

épreuve ; l'un d'eux, M. Lombard, négociant français, établi à Tripoli, lui écrivait, le 6 juin : « Ces vingt-
« quatre heures d'épreuves me mettent dans une
« cruelle anxiété. » — « Il y a trente heures, lui ré-
« pond M. Pariset, que nous avons quitté nos vête-
« ments de pestiférés, et nous continuons tous à jouir
« d'une santé parfaite. » (*Loc. cit.*)

Ces expériences avaient fait du bruit en Orient ; Abd-Allah, pacha d'Acre et de Tripoli, en avait été informé et en avait témoigné toute sa satisfaction à Pariset.

Mais Pariset ne voulait point s'en tenir là ; il voulait recommencer cette épreuve et visiter les pestiférés. Le 14 juin, on vint le chercher pour donner ses soins à une malade atteinte de la peste ; il s'y rend, accompagné d'un interprète et de M. Lagasquie. C'était dans une misérable habitation ; il entre et visite la malade ; c'était un cas de peste bien caractérisé : bubons sous l'aisselle, anthrax, strabisme, etc., etc. Pariset est à peine rentré chez lui qu'on vient le chercher pour deux autres pestiférés ; il y court, c'étaient une jeune fille d'environ dix ans et un garçon de quinze.

Pariset pouvait enfin observer la peste sous toutes ses formes et à tous les degrés ; mais, malgré sa répugnance pour toute espèce de recherches cadavériques, il désirait vivement compléter ses observations par l'ouverture de quelques individus morts de cette maladie.

Malgré les difficultés qu'on éprouve en Orient pour ce genre de recherches, Pariset prit si bien ses mesures que la commission put enfin s'y livrer.

Pour cela il dut s'entendre avec un fossoyeur. Il

eût été impossible de suspendre publiquement une inhumation ; le 13 juin, le fossoyeur vient prévenir Pariset qu'il a un cadavre à sa disposition. Pariset se rend au cimetière ; le fossoyeur exhume le cadavre, c'était celui d'une jeune fille ; elle n'était enterrée qu'à une profondeur de deux pieds et demi et portait encore ses vêtements ; on les lui retire et on la place sur une pierre tumulaire ; l'autopsie est pratiquée ; on avait constaté les différents genres de lésions laissées par la maladie ; encore un coup de scalpel, et l'opération était terminée.

Mais le bruit de cette violation de sépulture s'était répandu dans la ville ; un attroupement considérable s'était formé et devenait de plus en plus menaçant ; un cri se fait entendre, poussé, dit-on, par le père de la jeune fille ; on se jette sur le fossoyeur ; Pariset et les siens cherchent à le défendre ; l'un d'eux est atteint d'un coup de pierre, et c'est à travers mille dangers qu'ils regagnent le consulat. La rue était encombrée par la foule, et la maison du consulat menacée d'un véritable siège, lorsqu'enfin arrivent le kalmakan et le secrétaire du gouverneur ; le calme se rétablit, et le lendemain les autorités turques firent prévenir Pariset que ces scènes ne se renouvelleraient plus ; le cadi fit en même temps prêcher dans toutes les mosquées pour maintenir la tranquillité.

J'ai dit que le pacha d'Acre et de Tripoli avait appris avec plaisir les recherches de Pariset. Le 22 juin, il lui fit écrire une lettre pour lui demander un remède contre la peste ; dans cette lettre, il appelle Pariset la gloire de la chrétienté, et lui souhaite une heureuse fin.

Pariset lui répond dans un langage auquel il donne une teinte orientale : « Le remède contre la peste « n'a pas encore été trouvé, il faut le chercher ; la « bonté de Dieu le découvrira un jour aux prières et « aux recherches des hommes. »

Cependant Pariset, toujours plein de zèle, aurait voulu étendre ses recherches bien au delà du littoral de la Syrie ; il aurait voulu suivre toutes les traces de la peste, toutes celles du moins qui subsistaient encore dans le souvenir des populations, à Alep, à Damas, à Jérusalem. N'oublions pas, disait-il à ses jeunes compagnons, les recherches que l'Académie royale de médecine nous a invités à faire sur la *lèpre* et l'*éléphantiasis* ; le *choléra-morbus*, ajoutait-il, vient de paraître en Syrie ; ce serait une *curiosité* digne de notre attention. C'est ainsi que Pariset qualifiait cet autre fléau qui était venu joindre ses ravages à ceux de la peste !

Le 14 juillet, l'épidémie étant arrivée à sa fin, Pariset résolut de se mettre en quarantaine dans le Liban. Il choisit Éden, et là, à l'ombre des cèdres bibliques, il passait ses journées à donner des consultations, tantôt aux cheiks de la montagne, tantôt aux religieux des couvents ; il rendit visite au patriarche d'Antioche dans sa retraite presque inaccessible de Kanobin. L'émir Béchir, prince de la montagne, qui commandait alors aux Druses et aux Maronites, voulut voir Pariset. « J'y suis allé, dit Pariset, j'ai vu son palais « féodal de Bet-Eddin ; ce voyage m'a coûté huit « jours de fatigues excessives. »

Après avoir visité les ruines imposantes de Balbek, Pariset voulait faire voile pour Alexandrie ; il n'a-

vait pas encore visité le Delta, et il écrivait à M. Hyde de Neuville, avec sa vivacité ordinaire : « Je mourrai
« plutôt, monseigneur, que de rentrer en France sans
« avoir parcouru le Delta ! »

La crue du Nil avait été excessive cette année ; elle dépassait toutes celles dont on avait gardé le souvenir ; on en concluait que la peste reparaitrait en Égypte, et avec une grande intensité.

En attendant, Pariset était retourné à Damiette. Il aurait donné le reste de sa vie pour qu'il lui fût permis de visiter les principales villes de la Grèce et de l'Asie Mineure ; ou plutôt, comme le disait déjà Cicéron de son temps, pour contempler ces cadavres de villes : *Cadavera urbium* !

Que faire dans ses loisirs, si loin de la France ? Il écrivait toutes les pensées qui l'agitaient. Son imagination lui représentait toutes ces grandes cités qui aujourd'hui ne sont plus que des ruines : « Nobles images !
« s'écriait-il, Iliou, Byzance, Alexandrie, Memphis,
« Thèbes, Athènes ! que j'aimerais à mêler vos im-
« pressions à celles de cette nature sauvage qui m'a
« vu naître ! Ah ! s'il m'est donné de la revoir un jour,
« il me semble que cette retraite me sera plus douce,
« et que j'y goûterai mieux la paix et les ombrages
« des bois ! » (Papiers inédits.)

Le 10 mai 1830, Pariset était au lazaret de Toulon ; il y purgeait sa quarantaine, et là il se livrait de nouveau à sa poétique imagination ; il ne paraissait nullement pressé d'aller chercher à Paris les honneurs et les récompenses qui pouvaient l'attendre, ni même de reprendre ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ce qu'il enviait, c'était la petite maison du surveillant du lazaret. « J'y trouve réalisés, disait-il, tous
« mes rêves de bonheur : *hoc erat in votis*; un ciel
« pur, un horizon varié, un jardin riant sur le bord
« de cette belle rade! du calme, de la liberté, nul
« souci de l'avenir, le doux sommeil, oh! délices de
« de la solitude, charmes innocents du repos, est-il
« dit que je ne vous goûterai jamais! » (*Loc. cit.*)

Il fallut quitter cependant les bords délicieux de la Méditerranée. Dans le courant de juin 1830, Pariset était de retour à Paris; le lendemain une révolution éclatait et renversait le gouvernement qui l'avait envoyé en Égypte.

On a contesté aux voyages de Pariset toute espèce d'utilité scientifique; c'est aller un peu trop loin; il les a entrepris, il est vrai, avec des idées préconçues. Ainsi, avant d'aller en Espagne, il croyait à la contagion de la fièvre jaune et à son importation en Europe; avant d'aller en Égypte et en Syrie, il croyait à la contagion de la peste, et il pensait que si l'Égypte a toujours été, dans les temps modernes, le berceau de cette maladie, il faut l'attribuer à son insalubrité, et particulièrement au peu de soin qu'on y prend des sépultures.

Sans doute la science a marché depuis; on ne croit plus aujourd'hui à la contagion de la fièvre jaune; grâce aux efforts généreux de Chervin ¹, le gouvernement a renoncé sous ce rapport à toute mesure préventive; la peste elle-même n'inspire plus le même

¹ Je disais cela en 1847, mais j'ai fait remarquer plus haut, que de nouvelles observations ne permettent plus d'être aussi exclusif, et qu'il y a au moins lieu de douter.

effroi, et si nous croyons encore à sa transmissibilité, c'est avec des restrictions nombreuses et dans des limites fort étroites.

Mais ces solutions, bien que diamétralement opposées à celles que voulait Pariset, ne sauraient frapper de nullité toutes ses recherches, toutes ses observations; par cela même qu'il avait soulevé l'un des premiers ces grandes questions d'hygiène publique, qu'il les avait soumises au creuset de la critique, que dans cette lutte ardente il avait mis aux prises les savants de tous les pays, par cela même, dis-je, il avait servi la science et contribué à ses progrès.

Ajoutons que Pariset, par son dévouement, par son courage, par son complet désintéressement, a honoré le nom français partout où il a porté ses pas; son esprit si vif, son affabilité, ses connaissances variées, son aimable philosophie, la teinte poétique de ses idées, tout en lui était propre à donner aux étrangers l'opinion la plus favorable du caractère des médecins de notre pays.

Le goût des voyages avait persisté chez Pariset; âgé de plus de soixante-dix ans, arrivé au faite des honneurs, aimé et respecté de tous, nous l'avons vu tourmenté du désir d'aller de nouveau en Égypte; il voulait, disait-il, y réaliser de grandes idées civilisatrices; il avait même écrit dans ce sens à son ami Artin-Bey; mais il fallut renoncer à ces projets : dès lors il ne se livra plus qu'à ses travaux de littérature médicale; la révolution de Juillet avait d'ailleurs rendu Pariset à la vie privée académique. Il n'avait composé jusque-là que sept Éloges sur les vingt-trois qu'il

nous a laissés; les plus beaux, les plus éloquents datent de cette époque : il avait acquis toute la maturité de son talent, alors que, depuis longtemps, il avait dépassé la maturité de l'âge. On a dit de Fontenelle qu'il avait eu l'heureux privilège de ne rien perdre avec les années; Pariset a eu un privilège plus heureux encore : on a vu croître son talent à mesure qu'il semblait fléchir sous le poids des années.

Je pourrais en appeler à des souvenirs encore récents. Qui pourrait avoir oublié les beaux éloges de *Desgenettes* et de *Larrey*, qui sont de véritables épopées; et ceux non moins remarquables de *Vauquelin* et de *Cuvier*, de *Scarpa* et de *Dupuytren*, de *Laënnec* et d'*Esquirol*?

Qui n'a encore présents à la mémoire ces sublimes exordes par lesquels il entrait en matière, tantôt à la manière de Bossuet, par le tableau rapide de quelques grands événements ou de catastrophes inouïes; tantôt en avouant son incompetence et en faisant un appel à ces sympathies, à ces voix intérieures qui, nées dans les cœurs, devaient répondre à la sienne ¹?

¹ J'ai dit dans mon Introduction que Pariset, dans ses Éloges, jetait en quelque sorte une riche draperie sur tous ceux dont il avait à parler, draperie qui les couvrait admirablement, mais sous laquelle rien de personnel ne venait s'accuser. J'en veux citer un exemple :

Si jamais la nature avait formé deux hommes dissemblables, profondément antipathiques l'un à l'autre, c'était assurément Desgenettes et Larrey; or Pariset, ayant à faire l'éloge de l'un d'eux (je ne veux pas dire lequel), et voulant donner à ses auditeurs une idée de ce qu'il va leur raconter, s'exprime ainsi :

« Les événements les plus variés et les plus glorieux seront retracés à vos yeux; tout ce que le génie de la guerre et des conquêtes, tout ce que l'ardeur du jeune âge et la maturité de l'expérience, la prudence et l'audace, la patience et le courage, des desseins profonds,

Que dirai-je de ces épisodes touchants qu'il trouvait dans la jeunesse de ses héros et qui jetaient tant d'intérêt sur ses récits, et ces peintures animées de leur vie publique et de leur vie privée, ces savantes analyses de leurs ouvrages, et ces pathétiques péroraisons dans lesquelles il nous retraçait les derniers moments de ces hommes illustres, ces morts calmes et philosophiques, dignes, en tous points, d'une vie de travail et de dévouement !

Je ne puis entrer dans tous ces détails ; mais, du moins, je ne passerai pas sous silence ce que lui coûtaient ces belles compositions.

Elles étaient le fruit de travaux assidus et opiniâtres ; dès qu'il avait prononcé un de ces éloges, il se mettait à travailler celui qu'il devait prononcer l'année sui-

« un coup d'œil ferme, rapide et sûr, une action pleine de feu peuvent
 « jeter de surprise, de terreur, d'étonnement et d'admiration parmi
 « les hommes ; des expéditions lointaines, qui dans les idées de la
 « postérité se confondront un jour avec celles de Sésostris et
 « d'Alexandre ; des entreprises hardies marquées par les plus étranges
 « vicissitudes, et où à l'approche et, pour ainsi dire sous les périls d'une
 « ruine imminente, de subites explosions de victoires frappent et ren-
 « versent comme la foudre des ennemis consternés ; tous ces prodiges,
 « l'homme dont j'entreprends d'honorer la mémoire, M. N^{...}, les a *vus*
 « des milliers de fois en Europe, en Afrique et en Asie, et des milliers
 « de fois il y a associé les merveilles de son art. »

Et tout cela se trouve, en effet, admirablement raconté dans ce magnifique éloge. D'Europe on passe en Afrique, puis en Asie, puis on assiste à vingt batailles ; mais je défie le lecteur le mieux informé de dire si c'est pour Larrey ou pour Desgenettes que tout cela a été dit ; non-seulement le nom de Larrey aurait pu être parfaitement substitué à celui de Desgenettes (car c'est de celui-ci qu'il s'agit), sans rien avoir à changer à cette composition ; mais on aurait pu tout aussi bien lui substituer le dernier médecin de l'armée ; puisque le héros, dont on veut ici honorer la mémoire, a tout simplement assisté à ces merveilleux événements ou plutôt les a tout simplement *vus* !

vante; il en est qu'il a recopiés de sa propre main jusqu'à six fois, d'autres qu'il a changés et refaits complètement, après les avoir composés d'une façon toute différente et lus à plusieurs de ses amis : ainsi celui d'*Esquirol* était complètement achevé : Il avait pris jour pour le lire au conseil de l'Académie, lorsque tout à coup il le trouve détestable et va s'ensevelir au fond de sa retraite pour le refaire de toutes pièces; on ne le voit plus, et, pour expliquer son absence, il écrit, dans son style pittoresque : « J'avais fait un monstre, je « l'étouffe ! »

De même pour l'éloge de *Larrey*. Il y avait mis la dernière main, lorsque tout à coup il le trouve indigne de l'Académie : « J'ai brûlé deux fois Moscou, » écrit-il, et je ne suis pas content. Je recommence ! » C'est ainsi qu'il cherchait sans cesse une perfection impossible à atteindre¹.

¹ Pariset devait beaucoup à l'étude, mais il devait encore plus à ses propres inspirations. Cette large et puissante éloquence, c'était le *pectus* qui chez lui en était la source; il est vrai qu'il y avait plus de pompe encore que de passion; mais c'est que le panégyrique comporte plus de grandeur et plus de majesté que de véritable émotion; il n'en avait pas moins des élans admirables de sensibilité et des explosions qui partaient du fond de l'âme. Le génie de l'éloquence débordait en lui; il ne lui a manqué qu'un plus grand théâtre et un peu plus de tenue, de dignité dans sa vie. On se demandera toujours en effet, après avoir lu ces magnifiques éloges, comment il se fait que Pariset n'ait pas été admis d'emblée et par acclamation à l'Académie française; comment il se fait que dans les dernières années de sa vie, l'Académie des sciences ait été obligée en quelque sorte de le recueillir, et de la placer au nombre de ses associés libres, tandis que Vicq-d'Azyr et la plupart des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, ont joint à leur titre celui de membre de l'Académie française. Combien en était-il qui auraient dû céder leur place à Pariset ?

A mesure que Pariset composait ces belles productions, il se pénétrait de la manière des grands écrivains, et particulièrement de Massillon, de Bourdaloue et de Bossuet.

Il notait, dans ces auteurs, les passages dont il pourrait faire son profit; tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs, et cela avec un talent, avec un art inimitables! Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait, dit-on, à l'éloge de Boyer; qui sait? qui pourrait dire comment il aurait retracé cette vie si laborieuse, si modeste, si bien remplie du dernier représentant des doctrines de l'Académie royale de chirurgie? Mais sa santé, longtemps forte et vigoureuse, avait fini par s'altérer profondément.

Il avait manifesté l'intention de se reposer un mois ou deux dans les bois de Luciennes, dans cette charmante solitude où il avait passé les plus belles années de sa vie; mais il y était poursuivi par d'amères tristesses : le premier et le plus grand de ses chagrins avait été la mort de sa fille. J'ai lu des pages écrites de sa main, et dans lesquelles il avait répandu toutes ses douleurs; Young, auquel il se compare, parce que, lui aussi, il avait perdu sa fille, Young n'est pas plus triste, plus sombre, et plus touchant.

D'autres événements avaient depuis longtemps éloigné du monde Pariset; la révolution de Juillet avait brisé ses affections les plus chères; il devait beaucoup sans doute à l'ancien gouvernement, mais peut-être regrettait-il de n'avoir pas su toujours résister aux exigences de sa politique, de n'avoir pas suivi

les conseils que le poète des sages, Horace, donne à ceux que Melpomène a visités : *Quem tu, Melpomene...*, d'autant que lui aussi aurait pu trouver sa gloire dans des vers nés à l'ombre des bois.

Enfin il avait vu attaquer, dans ces derniers temps, presque toutes ses doctrines sur la contagion et sur l'infection. C'étaient de simples dissidences scientifiques; mais son âme ulcérée les élevait à la hauteur de persécutions. Toutes ces circonstances l'avaient jeté dans une profonde mélancolie, et c'est dans ces fâcheuses conditions morales qu'une maladie grave se déclara tout à coup en lui. Des symptômes formidables en avaient marqué le début : il sentait qu'avec son sang il perdait sa vie. « Un vent de mort souffle sur moi, disait-il; » et cependant cette mort, il était loin de la redouter.

« Après la vie, disait-il, après ce rêve d'une ombre, « la mort est un lit de coton dans lequel on sommeille « éternellement; mais il est un contraste, ajoutait-il, « qui me saisit le cœur : c'est le bruit du vent qui « marche, et ce silence de la terre qui couvre tant de « générations, et qui laisse seulement se balancer à sa « surface l'herbe que leurs émanations ont nourrie ¹.

¹ Pariset n'a fait que reproduire ici en prose ce que Lamartine avait exprimé en très-beaux vers, lorsque, parlant des morts qui couvraient un champ de bataille, il dit :

Mais aux maux des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible.
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée;
Les vents disperseront leur poussière infectée,
Et le sol engraisé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements.

Le caractère de Pariset s'était assombri, mais son âme avait conservé toute sa sérénité ; ses amis, pleins d'inquiétude, l'avaient ramené à Paris. Lui, ne se faisait plus illusion, il savait qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. « Je vous ai donné mes dernières signa-
« tures, » disait-il, à un des employés de l'Académie. Sa bienveillance était la même ; mais il était sérieux, grave et profondément ému ; et alors, dans ces heures solennelles, empruntant pour la dernière fois le langage des grandes douleurs et des grandes joies, la poésie, il se mit à peindre l'état de son âme dans des strophes qui, par leur grandeur, leur élévation et leur tristesse, n'auraient pas été indignes de la muse de J.-B. Rousseau ¹.

C'est là du panthéisme, et ici je ferai encore un rapprochement entre Pariset et Diderot ; Diderot aussi aspirait vers une sorte de panthéisme, tout en se disant athée et pur matérialiste ; Pariset, dans ses moments de verve et d'expansion, en disait autant : « Mes bons amis, s'écriait-il, je suis athée, comme il n'y a qu'un Dieu ! » Eh bien, ni Diderot, ni Pariset n'étaient athées ; Diderot plaçait son idéal dans l'immensité même de la nature et dans l'harmonie de ses lois. « Élargissez Dieu, disait-il ; ne le placez pas dans ces étroites enceintes qui rétrécissent vos idées ! » Pariset trouvait le sien dans le contraste de l'intelligence universelle et de l'intelligence humaine ; dans les grandes lois de l'univers et dans celles de l'organisation de l'homme ; panthéisme qui semble revenir de siècle en siècle et auquel M. Renan a voulu tout récemment donner une nouvelle forme en disant que la marche de l'humanité n'est que la résultante de la fatalité des lois générales et de la liberté humaine. Seulement, M. Renan trouve que ces grandes lois, ces lois fatales, sont parfaites, justes et bienfaisantes, tandis que le naturaliste, habitué à les observer dans la série des êtres organisés, les trouve trop souvent méchantes et féroces.

¹ Pariset n'avait jamais dissimulé ses croyances ; mais, je l'ai déjà dit, il les réservait pour ses amis ; dans ses morceaux d'apparat, il admettait un Dieu distinct et agissant, il admettait une âme immortelle, une vie future, et c'était là, pour lui, de belles thèses à soutenir ; en quels termes éloquentes n'a-t-il pas parlé de ce sentiment qui, disait-il,

Cependant Pariset sentait sa fin s'approcher avec un calme, une sérénité inexprimables, sans faiblesse et sans ostentation ; c'était le 3 juillet 1847, à sept heures du soir : il expirait entouré de quelques amis.

La vie, à ses derniers moments, semblait s'être réfugiée tout entière dans son cerveau ; tout était déjà frappé de mort, que la tête vivait encore ; il avait le sourire sur les lèvres, et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, se tournèrent encore une fois vers ses amis, comme pour leur dire un tendre et dernier adieu !

Telle fut la fin d'un des écrivains les plus éloquents qu'ait produits la France. Son caractère n'avait pas toujours été à la hauteur de son talent ; dans la solitude, il était plutôt porté à la mélancolie ; dans le monde, il était spirituel, gai, expansif, peut-être un peu trop enjoué. De même pour sa bienveillance ; il

« abaisse notre intelligence sous la majesté de l'intelligence éternelle ; de ce sentiment qui nous avertit de la fragilité, de notre vie, de l'avenir qui la suit et du prix qui nous attend ; de ce sentiment qui nous humilie pour nous élever, comme il élève les grandes âmes de Boërhaave et de Newton, et qui ne peut mieux se former dans le cœur de l'homme que par la contemplation de cet abîme de merveilles rassemblées en nous-mêmes. » Mais dans ses conversations intimes et dans ses lettres *ad familiares*, ce n'était plus, comme je l'ai dit, qu'une sorte de panthéisme plus ou moins poétique avec des insinuations contre le christianisme. Ainsi, une année environ avant sa mort, le 12 février 1846, il écrivait à un ami qui lui avait envoyé quelques numéros d'un recueil publié par M. Pierre Leroux : « Il y a, cher ami, dans M. Pierre Leroux, des choses qui me paraissent peu conciliables ; qu'il montre aux prêtres leurs inconséquences, à merveille ; mais qu'il adopte révélation, miracles, mystères, etc., voilà qui me semble étrange!.... »

l'avait peut-être portée trop loin. Incapable de haine, il aurait voulu tout embrasser dans une commune bienveillance. Je me trompe cependant ; il est un point sur lequel il ne transigeait pas et qui ne pouvait pas trouver grâce devant lui, je veux parler de sa croyance illimitée dans la contagion de la fièvre jaune et de la peste ; je ne l'ai vu intolérant que sur cette question.

Quant à ses talents, je crois l'avoir suffisamment prouvé, ils étaient incontestables et du premier ordre ; il s'était exercé dans bien des genres ; mais c'est dans le genre des éloges académiques qu'il a pu montrer toute sa supériorité ; ce sera son véritable titre de gloire dans la postérité ; il a ajouté un nom de plus à cette brillante dynastie des Fontenelle, des Condorcet, des Vicq-d'Azyr et des Cuvier.

Il a même eu cet avantage sur Fontenelle de n'avoir contribué, dans aucun de ses écrits, à la décadence du goût ; il n'est tombé dans aucune affectation ; ce n'est point le bel esprit, c'est le style qu'il a su appliquer à la science.

Il a été certainement supérieur à Thomas ; on ne l'a vu nulle part rechercher ce faste d'expression, cette exagération de langage, cette pompe déclamatoire que Voltaire reprochait tant à l'*Essai sur les éloges*.

Ce qui manquait à Pariset, c'était la science, telle que l'ont possédée Louis, Vicq-d'Azyr et Cuvier. Lui-même reconnaissait en eux cette supériorité ; il n'a pas nommé Vicq-d'Azyr dans son discours d'inauguration ; mais chacun a pu le reconnaître, quand il a félicité la Société royale de médecine d'avoir eu pour fon-

dateur et pour organe un de ces rares génies à qui rien de ce qui est humain n'est étranger ; grand naturaliste, grand professeur et grand écrivain ; modèle d'éloquence et de politesse autant que de savoir, qui célébra Buffon, comme Buffon avait célébré Aristote et Pline.

Vicq-d'Azyr, en effet, a porté dans les éloges, plus encore que la science et l'art de bien dire, il y a porté la vérité !

Or ce n'est pas tout à fait ainsi que Pariset entendait les éloges ; il louait toujours et ne blâmait jamais. Le livre néanmoins dans lequel il a rassemblé ses discours académiques restera comme un modèle impérissable. Il aurait pu dire comme le poète : « J'ai élevé un monument ; » mais à ses grands talents, il joignait une rare modestie¹.

¹ Avant de parler de sa modestie, je veux dire quelques mots de cette variété de talent qui brillait en Pariset ; poète, certainement il l'était et par-dessus tout ; c'était une nature essentiellement et foncièrement poétique ; un artiste bien plus qu'un savant. Sa tragédie d'*Électre*, dont j'ai parlé plus haut, est véritablement une œuvre d'art, elle aurait pu rivaliser avec toutes celles qui de notre temps ont été empruntées au théâtre grec. Mais sa belle prose est plus poétique encore, elle est pleine d'images, de mouvement et d'harmonie.

Philosophe, Pariset l'était aussi et à plusieurs titres. Enfant du xviii^e siècle, il procédait de ces libres penseurs qui ont fait de la France ce qu'elle est aujourd'hui. Dans sa vie privée, il était bien un peu de l'école d'Épicure ; mais dans ses écrits, il est plutôt platonicien, c'était pour lui une affaire de style.

Historien, il l'était à l'occasion, mais à la manière de Lamartine ; quand les faits lui manquaient, il les improvisait ; il les colorait, il les embellissait, donnant quelquefois à tel savant ce qui appartient à tel autre ; plaçant parmi les esprits supérieurs les esprits les plus vulgaires, ou un mot, prenant assez peu de souci de la vérité historique.

Orateur, on ne saurait le contester ; mais ici il faut distinguer ; à la tribune de l'Académie, il n'était orateur qu'un manuscrit à la main ; il

Il trouvait insigne et dangereux l'honneur d'être l'interprète de l'Académie de médecine auprès du public ; il se disait trop averti de son peu de capacité par la grandeur de cette tâche, et cependant combien n'a-t-il pas été au-dessus de cette tâche ? Ne pourrait-on pas dire qu'ici l'ouvrier avait surpassé la matière ? Ces belles formes, en effet, qu'il avait empruntées à Bossuet, qui allaient si bien à des héros ou à des potentats, n'étaient-elles pas un peu en désaccord avec les médecins et les chirurgiens qu'il avait à louer ? Mais après tout, qui aurait pu l'en

lisait admirablement ; et comme ses discours étaient en quelque sorte coupés de points d'orgue, il s'y arrêlait pour appeler et recueillir des applaudissements qui jamais ne lui manquaient ; mais, abandonné à ses propres inspirations, il lui eût été impossible d'occuper un quart d'heure cette tribune : il était trop vif, trop impressionnable, et, scientifiquement parlant, il avait trop peu de fonds pour développer et défendre ses idées.

Dans le monde, en société, c'était tout autre chose ; Pariset était par excellence orateur de salon ; plein d'esprit et de verve, pourvu de mille anecdotes, il était intarissable : aussi faisait-on cercle autour de lui.

Naturaliste, il l'était bien aussi, mais de l'école de Geoffroy Saint-Hilaire, embrassant avec feu les hypothèses les plus s'éduisantes, mais dénuées de preuves ; incapable d'entrer dans les détails et se souciant fort peu de les connaître.

Médecin, c'était la moindre de ses prétentions ; il ne s'occupait de médecine, même théoriquement, qu'au jour le jour, et selon le besoin de ses éloges. Quant à la pratique, il ne s'en occupait pas du tout, ou du moins qu'à son corps défendant ; un malade était pour lui un objet de répugnance, un cadavre le mettait en fuite. Pariset n'avait pas du reste la prétention de se croire universel, il se donnait plutôt comme un amateur : Je suis chose légère, disait-il, et m'amuse de peu ; on vient de voir ses protestations de modestie, mais ici encore il faut s'entendre.

Certainement il était modeste, mais à la manière des hommes

blâmer? Poète, orateur, philosophe, naturaliste, médecin, les cinq classes de l'Institut auraient pu le réclamer comme leur interprète; l'Académie de médecine ne peut donc que s'enorgueillir de l'avoir vu occuper si glorieusement sa tribune.

d'un vrai talent : « Le signe infailible de la médiocrité, a dit quelque
« part M. Cousin, est d'être éprise d'elle-même ; elle produit vite et
« corrige peu ; et sur quoi corrigerait-elle ? elle n'a point un exem-
« plaire de perfection qu'elle poursuive et qui lui serve à reconnaître
« et à réparer ses fautes..... Au contraire, un grand esprit est presque
« toujours mécontent de ce qu'il fait, parce qu'il a rêvé bien mieux
« encore ; superbe quelquefois quand il se compare aux autres, il est mo-
« deste, il est humble devant l'idéal sur lequel il a les yeux fixés ; il
« éprouve le besoin de retoucher sans cesse l'œuvre sortie de ses mains,
« d'y ajouter des beautés nouvelles, de l'élever enfin de plus en plus à la
« hauteur de sa pensée. » Or ces admirables paroles, on vient de le voir,
auraient pu s'appliquer de tout point à Pariset, non qu'il fût un grand
esprit, mais il avait tous les caractères d'un grand écrivain ; combien de
fois ne l'ai je pas vu jeter avec dédain certains éloges écrits de son
temps et par des gens qui se croyaient très-supérieurs ? Mais quelle
était son appréhension, sa frayeur, lorsqu'il avait à lire un de ses dis-
cours en public ; on le voyait marcher à grands pas, s'essuyer le front :
« Oh ! s'écriait-il, je serai mauvais, je serai détestable. » C'est que,
comparant ce qu'il avait fait à cet idéal dont parle M. Cousin, il le
jugait bien au-dessous de ce qu'il avait rêvé ; et cependant, que de
fois il l'avait retouchée, cette œuvre sortie de ses mains, que de fois il
l'avait modifiée, corrigée, avant de la recopier définitivement de sa
plus belle écriture et sur un beau cahier de papier à lettres !

Jamais homme, peut-être, n'a eu comme Pariset les yeux fixés sur
l'exemplaire de perfection qu'il portait dans son esprit ; il s'en rappro-
chait sans cesse, de copie en copie, sans jamais y arriver, selon lui du
moins ; car il semble difficile d'aller plus loin dans ces belles com-
positions.

PARISET A PUBLIÉ :

- I. Des hémorrhagies utérines. Paris, 13 thermidor an XIII , in-4°.
- II. Traduction du discours de H. Boerhaave, *De commendando studio Hippocratico*, ou sur l'Étude qu'on doit faire des ouvrages d'Hippocrate. (*Bibliothèque médicale*. Paris, 1806, t. XIII.)
- III. Plan et Exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate. (*Bibliothèque médicale*.)
- IV. Mémoire sur l'organisation, lu à la Société philomathique. (*Bibliothèque médicale*. Paris; 1808, t. XIX, p. 3.)
- V. Aphorismes d'Hippocrate, nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1813-1816, in-32.
Les Pronostics et les Prorrhétiqes d'Hippocrate; nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1817, 2 vol. in-32.
- VI. Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819, par MM. Pariset et Mazet, et rédigées par M. Pariset. Paris, 1820.
- VII. Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne, dans l'année 1821, par MM. V. Bailly, François, Pariset. Paris, 1823, in-8° de xvi-664 pages, avec 2 cartes.
- VIII. Lettre II d'Hippocrate à Damagète; nouvelle traduction sur le texte grec. Paris, 1825, in-8° de 16 pages.
- IX. Instructions données par l'Académie royale de médecine au chirurgien de l'expédition envoyée à la recherche de la corvette la *Lilloise*. (*Mém. de l'Acad. royale de médecine*. Paris, 1835, t. IV, p. 61 à 92.) — Instruction remise au nom de l'Académie royale de médecine à M. Barachin, chargé d'une mission scientifique pour la Perse. (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. II, p. 328 à 355.)
- X. Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire. Paris, 1837, in-18.

- XI. Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de médecine. Paris, 1845, 2 vol. grand in-18.

Cet ouvrage comprend : Discours d'ouverture de l'Académie royale de médecine, — Éloges de Corvisart, — Cadet de Gassicourt, — Berthollet, — Pinel, — Beauchêne, — Bourru, — Percy, — Vauquelin, — G. Cuvier, — Portal, — Chaussier, Dupuytren, — Scarpa, — Desgenettes, — Laënnec, — Tessier, — Huzard, — Marc, — Lodibert, — Bourdois de la Motte, — Esquirol, — Discours prononcés aux funérailles de Lermier, — A. Dubois, — Alibert, — Geoffroy Saint-Hilaire, Discours prononcé lors de l'érection de la statue d'A. Paré, — Broussais, — Bichat.

Depuis, Pariset a fait l'éloge du baron Larrey. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1846, t. XII, p. 1^{re} à xxxvi.) — L'Éloge de Michel Chevreul. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1847, t. XIII, p. ix à xxvii.)

- XII. Pariset a publié comme éditeur : 1^o Aur. C. Celsi, De re medica. Parisiis, 1808, 2 vol. in-32 ; 2^o Hippocratis de Morbis vulgaribus libri primus et tertius integri, cum selectis ex secundo, quarto, quinto et septimo morborum historiis, etc.; editio nova, accuratissime emendata. Parisiis, 1811, in-32 ; 3^o Œuvres complètes de César Legallois, avec des notes. Paris, 1824, 2 vol. in-8^o.

- XIII. Enfin Pariset a inséré un certain nombre d'articles dans divers recueils scientifiques et littéraires, notamment dans le *Journal de l'Empire et des Débats*, le *Moniteur*, le *Journal de France*, la *Biographie universelle*, le *Spectateur politique et littéraire*; dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Bulletin des sciences de la Société philomathique*, le *Journal universel des sciences médicales*; et le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* contient un grand nombre de discours et rapports de Pariset, etc.